Suivez mon regard…



Cette rubrique porte sur l'actualité et les sentiments qu'elle peut m'inspirer. Un peu comme lorsque j'étais adolescente et que mon regard se portait sur ce qui m'entourait. Sauf qu'aujourd'hui, je vous les partage par le biais de mes écrits.

ON *& On…*

Bouton **ON**. J'allume mon ordinateur. Le littoral d'Ocho Rios en Jamaïque apparaît sur mon écran de connexion. Durant quelques secondes, je rêve. J'emplis mes yeux de ces couleurs paradisiaques. Je sens presque l'odeur de l'océan sur ma peau, caressée par le soleil. Mais aucun paradis n'est épargné. Je reviens à la réalité. Je me connecte sur la chaîne M6 pour prendre rapidement le pouls de l'actualité. Assise face à l'écran, me voilà au chevet de l'humanité. La seule chose que je puisse faire pour l'aider est de rester chez moi. Sortir serait indécent face à ce qu'endurent celles et ceux qui sont sur le terrain.

En Corse, *on* sort le Christ noir des miracles afin de renforcer les prières pour toutes les personnes malades et stopper le coronavirus dans sa progression. Notre île de beauté s'en remet aux cieux. Six jours plus tard, le Tonnerre arrive, sans bruit, glissant sur l'eau bleue où les dauphins batifolent à nouveau en nombre. Pour soulager l'hôpital d'Ajaccio, douze malades sont emmenés loin de chez eux, loin de leur famille, loin de leurs amis, loin des polyphonies et de ce qui rythme leur vie. Leurs lits à peine vides sont aussitôt remplis par dix nouveaux patients. Le Tonnerre les a emportés tandis que le ciel est resté sourd. Mais *on* est avec eux. Les croyants appuient sur **ON** pour suivre la messe à distance.

Pendant ce temps-là, les prisons surchargées sont au bord de l'implosion. Alors *on* libère certains détenus, qui peuvent rentrer chez eux sous conditions. Ils ont gagné ce droit de sortie à grands renforts de coups de gueules repris par les médias. Tandis qu'à L'EHPAD du coin, *on* tire les verrous et *on* enferme les petits vieux dans une pièce guère plus grande qu'une cellule. Eux restent silencieux et attendent dans le silence de revoir un jour un proche. A l'autre bout de la ville, l'hôpital isole de nouveaux patients. *On* espère les sauver. Mais le manque de moyens fait *qu'on* commence à trier et choisir qui sera sauvé.

La liberté est devenue aussi fragile, aussi frêle que la santé de ses irréductibles gaulois. Les téléphones et les écrits sont surveillés. Ceux qui travaillent encore dehors sortent la peur au ventre, avec à l'esprit

toutes ces règles à respecter, qui malgré tout ne les protègeront peut-être pas. Ils voient de jour en jour leurs proches infectés, de plus en plus malades. Pour certains, les lattes du parquet de chêne voient glisser l'être aimé vers des planches en sapin.

Les informations défilent sur mon écran. Les aéroports sont proches de la fermeture. Les hommes sont invités à se raser la barbe pour limiter les risques de conserver dans leurs poils le sinistre virus. Une image futuriste me traverse l'esprit : un avenir de science-fiction qui nous rattrape, où hommes et femmes, cantonnés à rester dans leur pays, sortent vêtus d'un long col qui leur recouvre la bouche et le nez. Leurs mains gantées ne se touchent plus. Leur regard éteint reste fixé sur la distance qui les séparent de leurs voisins.

Le journaliste a pris un ton dramatique pour indiquer que l'Afrique est touchée ; « *saura-t-elle faire face à cette pandémie avec si peu d'équipements* ? ». *On* s'inquiète et ne voit plus que le sombre côté des choses. Les iliens se voient isolés en plus d'être en confinement. Une foultitude de questions semble assaillir les journalistes qui, chaque jour, s'emploient à faire en sorte que nous nous en posions aussi ! Cet autre *on* qui nous relie au travers de peurs ancestrales. Ce *on* qui résonne en moi, tambour empathique de ma vision du monde, cogne encore plus fort pour ne pas écouter ces peurs et faire en sorte qu'elles ne m'assaillent.

Les artistes ne sont pas épargnés. Leur mort complète l'actualité. Manu di Bango et Uderzo sont décédés, le premier du Covid-19, l'autre non. Mais qu'est-ce que cela peut bien changer ? Certains s'insurgent que *l'on* ose parler de Weinstein comme atteint lui aussi par le coronavirus, pendant que des médecins meurent. A quoi bon les polémiques tandis que se préparent les cliniques ? Le privé vient en renfort du public. Le *on* commence à trouver un sens. *On* applaudit les héros. *On* est solidaires.

Puis on nous prône l'accès à la culture pour occuper notre temps de confinement. Partir à la découverte d'une langue, d'un opéra, d'un musée virtuel. Lire, dessiner, jouer de la musique, se remettre à la peinture ou à la couture… juste en poussant le bouton **ON**. Une aubaine pour quelques-uns à qui leur soif de découverte offrira des journées plus courtes et plus intéressantes qu'à d'autres.

C'est la publicité qui propose un « *Avançons « collectif » ! On* finira tous Borg si ça continue, assimilés par une société en passe de se réinventer au travers de miroirs aux alouettes aux profils identiques... Je souris intérieurement. Je me lève pour ouvrir un peu ma fenêtre. Profitant de l'absence de voitures, un jeune livreur de pizzas déambule à vélo en contresens dans la rue. *On* oublie parfois la plus basique des prudences lorsque *l'on* est seul. J'espère pour lui qu'il ne gardera pas cette mauvaise habitude une fois que le confinement sera levé. Car oui, j'ai envie qu'il vive longtemps, ce jeune courageux qui continue à travailler au contact de clients pas toujours reconnaissants. J'aimerais bien les voir, à sa place. Auraient-ils la vaillance de faire ce qu'il fait ? J'en doute.

Je regarde mon frigo top qui n'a plus grand-chose à m'offrir. Les produits frais vont me manquer durant les semaines à venir. Mais tant pis, ce n'est pas vital. Les cornichons se demandent s'ils ne vont pas livrer bataille aux deux pots de moutarde alignés face à eux. Le dernier pot de yaourt semble vouloir arbitrer la partie. Qui sait s'ils n'attendent pas que je referme la porte pour jouer au Loup Garou ?

Je reviens m'assoir face à l'écran. Les hommes politiques reprennent de la voix, susurrant de belles promesses. Les tiendront-ils ? Toutes ces années durant lesquelles j'ai vu la France, reine du « prospère et hop-là boum », trébucher dans ses propres jupons, quelles qu'en soient les couleurs, me font douter. J'en ai assez entendu pour aujourd'hui. J'appuie sur le bouton **ON** pour quitter ce monde angoissant et revenir à mon instant présent. Calme. Silence. Repos. Me revoilà zen, seule avec moi-même.

Je regarde dehors. La ville prend un air de campagne, pur et plein d'espoir. Travail, week-end et jours de congés se passent à la maison. *On* se surprend déjà à penser aux retrouvailles avec quelques collègues, repensant à tous ces déjeuners partagés qui commencent à nous manquer.

Je jette un œil sur mon téléphone. Facebook me présente une de mes publications d'il y a trois ans. Un pangolin est tenu à bout de bras par un braconnier. Des milliers de pangolins ont été massacrés. *On* savait. *On* dénonçait déjà cet épouvantable génocide. Le professeur Pangolin a trouvé une solution radicale de défense qui va peut-être sauver son espèce, tout en réduisant la nôtre. Mais aujourd'hui, certains esprits étroits lui en veulent à lui au lieu d'admettre « *qu'on* » n'a pas été assez fort pour que cela s'arrête. L'homme ne peut s'en prendre qu'à lui-même, mais avant qu'il l'admette vraiment, il rejette la faute, se voile la face derrière un masque ou à grands renforts de discours.

Il y a trois ans, j'ai écrit une chanson pour représenter mon groupe pop-rock du nom de Pangolin. Aujourd'hui, des membres du groupe doutent de notre possibilité de la chanter encore en concert, voire même de continuer à porter le nom de Pangolin. Ils ont peur d'offusquer, de choquer des personnes qui auront eu des proches emportés par le Covid-19. Et pourtant… je ne faisais que dénoncer l'évidence que personne ne voulait voir. Le fait de chanter ces paroles me donnaient l'espoir qu'elles soient entendues.

Les voici, pour vous :

Tandis que notre Terre se désespère, de toutes les horreurs qu'on peut lui faire, je continue à rêver et j'espère, des lendemains plus bleus, plus verts… Pendant que certains torturent nos frères, que des puissants nous jettent dans leurs guerres, j'arrive à ne pas sombrer et j'espère, un avenir plus beau, plus clair… Mais je ne suis qu'un Pangolin, oui je ne suis qu'un Pangolin. Et vous ici, vous ne savez pas. Oui vous ici, ne comprenez pas, ahahhhh…

Ils viennent nous massacrer pour nos écailles, la perte de nos vies leur est égale, et demain ce sera à votre tour, c'en est fini des jours d'amour ! En attendant nous nous recroquevillons, sur nos espoirs, nos cœurs pleins d'illusions, mais il faut bien se faire une raison, encore un peu nous existons ! Mais je ne suis qu'un Pangolin (un Pangolin), oui toi et moi, des Pangolins. Ouvrez les yeux, nous sommes là. Ouvrez les yeux, nous sommes là, encore un peu…

J'ai tissé pour nous dans les étoiles, un fil d'amour, qui s'illumine chaque nuit, chaque nuit, chaque nuit.
Tu es le jardin dans mon cœur, ohohohoh ma dernière, goutte de bonheur…

J'imagine que bientôt nous partirons, pour ces étoiles qu'ensemble nous admirons, tous deux au firmament, à l'unisson, à l'infini nous y chanterons. Dans un monde vide et terne, sans fleurs ni vie, vos enfants ne nous verront pas grandir. Tout comme des millions d'autres sur cette Terre, nos bourreaux créeront leur enfer ! Car nous sommes tous des Pangolins (des Pangolins), oui nous sommes tous des Pangolins. Mais vous ici, à présent vous savez, que tous unis, nous pouvons tout changer… mmmmmmm…

Ce soir, je pousserai à nouveau le bouton **ON** qui me relie aux autres « *on* ». Communauté *d'on* ne sait qui, *d'on* ne sait où, mise au placard pour quelques semaines. Mais bientôt, *on* ressortira. *On* sera là. Alors, suivez mon regard.

Sylveen S. Simon – 25 mars 2020

Pour mieux ressentir le message, vous pouvez écouter la version a capella de ma chanson en cliquant sur le lien qui vous est proposé dans la page.

